

PRENDRE DE L'AUTEUR ? RÉFÉRENCE ET ESPRIT CRITIQUE DANS L'ÉCRITURE

Par François COPPENS, Haute École Léonard de Vinci, Bruxelles

Nous sommes réunis ici pour mieux comprendre ce dont il en va dans l'écriture, c'est-à-dire à la fois ce qu'il en est des moyens d'écriture et ce dont il retourne dans l'acte d'écrire. C'est la tâche pour laquelle nous sommes ici, mais je voudrais d'abord vous entraîner loin de la dimension concrète de cette tâche, non pas pour vous présenter une recherche ni une étude scientifique, mais pour partager quelques réflexions portant sur le geste d'écrire dans le contexte des formations professionnalisantes. En particulier, le terrain à partir duquel (ou à propos duquel) je parle ici est le terrain de formations professionnalisantes à la relation de soin en kinésithérapie, en psychomotricité et en travail social. Ce sont donc des formations à des métiers dans lesquels il en va de l'humain.

Pour préciser encore ce contexte, ces réflexions concernent les mobilisations du geste d'écriture qui se produisent dans la formation des éducateurs spécialisés : un atelier écriture en première et deuxième années, les différents travaux d'écriture demandés dans l'accompagnement et l'évaluation des stages pour les trois années, et en dernière année la production d'un travail de recherche de fin d'études. Ces trois activités d'apprentissage, parmi d'autres, imposent une pratique de l'écriture qui est significative, dans ces formations à des métiers où la priorité sera souvent donnée à la parole et à l'action, c'est-à-dire à l'action efficace et à une parole ou une communication au service de cette efficacité. Voilà le contexte dans lequel se situe mon propos.

Pour commencer, cependant, je voudrais d'abord vous référer à un vieux livre, *La Richesse des Nations* d'Adam Smith. Cet ouvrage, publié en 1776, est un des fondements ou une des fondations de la perspective libérale, de la mise en place d'une économie libérale qui se développera dans le capitalisme et qui s'accomplit aujourd'hui dans le néolibéralisme – c'est-à-dire dans ce néolibéralisme qui précisément réduit toute éducation à l'apprentissage de moyens pour une action efficace.

Dans le cinquième livre de cet ouvrage de 1776, Adam Smith a quelques pages très intéressantes sur les effets redoutables de la division du travail. Cette division du travail qui, selon lui, est le moteur de l'apparition de sociétés développées. Du fait de cette division du travail, une grande partie de la population et en tout cas les parties pauvres de la population vont se voir assignées à des tâches strictement répétitives, demandant et autorisant très peu de travail de l'intelligence ou même pas du tout. Adam Smith y voit une véritable corruption de l'humain, et selon lui il revient à l'État d'y porter remède. L'État, selon lui, doit prendre en charge l'éducation qui permettra de remédier aux effets corrupteurs de cette division des tâches sans laquelle il n'y a pas de société développée. En tout cas pour les populations pauvres. Les personnes plus favorisées, elles, ont eu du loisir avant de commencer à travailler, et dans leur travail elles « mobilisent davantage leur tête que leur main » (p. 780). Tandis que les personnes pauvres, elles, doivent commencer à travailler avant d'avoir eu le temps de prendre du loisir, et les tâches matérielles et répétitives auxquelles elles sont astreintes ne leur offrent guère non plus de loisir. « Loisir » qui ne doit pas être entendu ici au sens du repos ou de ne rien faire, mais au sens du relâchement de la contrainte, relâchement de la nécessité, qui autorise l'activité de la pensée ou de la réflexion. « Loisir » doit être pris ici au sens qu'il avait pour les Grecs, où il se dit *schôlê*, étude. Pour l'individu soumis à une telle contrainte ou nécessité dans l'exécution de telles tâches, « ses facultés se trouvent engourdies, il devient incapable de prendre part ou même de goûter aucune conversation raisonnable » (p. 778).

Voilà une première référence que je voulais tisser dans mon propos ici, de manière à ce que nous nous trouvions en interaction ou en conversation avec cet auteur que l'on ne cite, aujourd'hui, que pour y voir la source du capitalisme et du néolibéralisme mais qui nous avertit de l'importance, essentielle à l'humain, de la conversation - et du loisir, c'est-à-dire de la capacité à mobiliser son intelligence que suppose celle-ci.

Cette insistance sur l'importance de la conversation nous renvoie à un autre auteur auquel je veux aussi référer mon propos ici : Michael Oakeshott, réputé pour être l'un des auteurs du vingtième siècle, en philosophie de l'éducation, à défendre l'importance d'une éducation libérale, c'est-à-dire d'une éducation

qui ne se réduise pas à l'utilité. Ce qui est essentiel à l'humain selon lui, c'est la conversation par laquelle les humains échangent sur les questions importantes et sur les choses belles, une « *conversation sans conclusion* » qui, selon lui, a commencé depuis les origines de l'humanité ou comme il le dit dans « *la forêt primitive* » (p. 490) : dans cette forêt primitive se trouvaient toutes sortes de bandes de singes qui menaient leur vie de singes. Mais parmi eux, on ne sait pourquoi, il y en a qui ont commencé à rester assis sur leur branche à discuter, au lieu ou en plus de vaquer à leurs besoins vitales : chercher de quoi manger, faire son nid, se battre, se reproduire... ils conversaient, restant assis sur leur branche, tant et si bien qu'ils en vinrent à la longue à perdre leur queue à force de rester assis dessus. Tel serait le sens de notre spécificité morphologique par rapport aux autres espèces de singes...

Nous voilà en conversation avec Adam Smith et Michael Oakeshott, comme ces premiers singes assis sur leur branche au lieu ou en plus de vaquer à leurs besoins ou à leur travail sérieux. Il est temps d'en arriver à notre besoin ou au travail sérieux qui nous rassemble ici : mieux comprendre ce qui se joue quant à l'écriture dans la formation et en particulier, pour le contexte que j'ai évoqué en commençant, dans les formations professionnalisantes c'est-à-dire dans des formations qui visent à des choses sérieuses. Et au moment où nous nous tournons ainsi vers notre tâche, nous voyons qu'elle consiste aussi à soutenir ou susciter l'émergence de l'esprit critique : il ne s'agit pas dans ces formations aux métiers du soin et du travail social de fabriquer des rouages d'une machine, qu'elle soit une machine de production ou une machine sociale. L'esprit critique est au cœur de ces formations. C'est vrai certainement des formations dans lesquelles il s'agira de prendre soin de l'humain, et non seulement d'appliquer des techniques. Mais c'est vrai également d'autres formations, même les plus techniques, dans la mesure où elles doivent aussi contribuer au développement de professionnels et de citoyens responsables et critiques.

Ce que je propose ici comme perspective, c'est qu'il en va aussi de cet enjeu de conversation ou de loisir, au sens de l'activité de pensée, dans les activités d'écriture telles que nous les mobilisons dans ces formations professionnalisantes. Non pas au détriment des objectifs utilitaires de ces activités d'apprentissage mais parce qu'au cœur de ces objectifs utilitaires se joue aussi autre chose, qui est tout aussi essentiel à ce que sont ces formations : tous ces professionnels du soin sont censés ne pas être que des besogneux.

Pour être plus précis, revenons sur les trois activités d'apprentissage annoncées tout à l'heure.

Dans l'accompagnement des stages, les étudiants doivent raconter trois situations significatives. Pour chacune d'elle, ils doivent mettre en texte le geste de se référer à une source extérieure, une référence théorique, qui soit pertinente pour la situation évoquée. Ou plutôt, pertinente pour la tentative d'élaborer une réponse à une question ou un questionnement qu'ils doivent formuler à partir ou à propos de cette situation. La pratique de la référence est ainsi inscrite dans le texte pour mettre en œuvre ce travail d'écart, de pas de côté, qui permet à l'étudiant de devenir auteur, qui l'autorise au sens propre du terme. Je renvoie ici à ce que développe Erick Prairat dans son *Propos sur l'enseignement* sur l'autorisation comme sortie de soi suivie d'un retour à soi, permettant ainsi l'émergence d'un soi, en prenant « l'ouvrage de référence » comme la figure la plus adéquate de l'éducateur (p. 284).

Ce mouvement d'autorisation se joue aussi dans le TFE et de manière encore bien plus ample : il s'agit moins de se soumettre à la science, en s'effaçant comme sujet devant l'objectivité de celle-ci, que de faire émerger un sujet critique c'est-à-dire capable de poser un jugement et de faire entendre sa propre voix en intégrant la relation à ces autres et à l'objectivité et non en les ignorant.

Dans l'atelier d'écriture, il ne s'agit pas d'apprendre comment écrire ou comment mettre en texte de manière efficace ou comment accomplir ce qui est attendu de la production d'un texte. Tous apprentissages bien nécessaires par ailleurs. Mais tel que nous le proposons cet atelier écriture se définit plutôt par un flou inconfortable, une absence de consignes qui est désagréable pour les étudiants. Il n'y a pas de consignes à suivre et permettant de savoir, une fois atteintes, qu'on a bien travaillé. Il s'agit plutôt de faire apparaître

quelque chose de soi qui se trouve alors sur le papier et à partir de quoi va se travailler une transformation ou une émergence. Écrire l'expérience, comme le suggère Jacques Berton dans *Écrire sa pratique professionnelle* (p. 28), c'est faire ce qu'a fait Shéhérazade, nuit après nuit, pour échapper à l'ardeur meurtrière du roi qui voulait la faire étrangler après l'avoir consommée : le travail de symbolisation et l'impossibilité de refermer ce qui s'opère inévitablement dans celle-ci en tant qu'elle renvoie à de l'absent, en tant qu'elle rend l'absent présent au cœur même de l'expérience vécue par le fait même de la dire et les mots qui la disent. Comme une résistance à la tentation de l'immédiateté, de la maîtrise, de l'action comme un moyen provisoirement utile jusqu'à ce qu'elle ait permis d'atteindre son but, c'est-à-dire d'une action qui n'aurait de sens que dans le résultat qu'elle produit. Ainsi peut se travailler une dynamique essentielle à l'identité professionnelle de ces professionnels du soin, c'est-à-dire d'une action qui ne s'identifie pas à une activité de production mais, là aussi, ouvre une suspension de la seule nécessité.

Enfin, après ces images de l'ouvrage de référence (par lequel passe l'autorisation du sujet) et de Shéhérazade (qui joue la symbolisation pour reporter la fermeture et ouvrir un avenir), je voudrais solliciter ici une troisième image à introduire dans notre compréhension de ce qui se joue dans l'écriture. C'est l'image du « métier impossible » et en particulier la manière dont Mireille Cifali reprend cette boutade de Freud pour dire ces métiers dans lesquels le but ne peut pas être atteint, dans lesquels on peut être d'emblée sûr d'échouer ou plutôt « d'emblée sûr d'un succès insuffisant » (p. 2). Cette impossibilité d'un succès suffisant se rencontre au cœur de la clinique : ainsi dans ces travaux d'écriture d'expérience l'étudiant se trouve-t-il confronté à sa propre émergence comme professionnel dont l'identité ne peut être réduite à celle d'un rouage, fût-il professionnel d'un métier technique. Écrivant, pour autant que l'écriture ne soit pas limitée à la communication (ou en tant que l'écriture ne se limite jamais à la communication même lorsqu'on fait tout pour l'y réduire) il se trouve confronté à l'impossibilité du tout. Inachevable, de par les choix des mots, de par l'adresse à l'interlocuteur, de par l'inévitable discursivité.

Ces réflexions et ces images peuvent contribuer à ouvrir ou élargir l'espace dans lequel nous comprenons ce qui se produit lorsque nous mobilisons une référence, et l'esprit critique qu'autorise ce geste de la référence lorsqu'on inscrit dans son écriture cette référence à un autre. Il ne s'agit pas de se soumettre à lui, il ne s'agit pas non plus, dans le cas où il s'agirait d'une référence scientifique, d'effacer sa subjectivité devant la splendeur de l'objectivité : il s'agit de rendre présent un autre absent, dans le propos même où un auteur se pose comme auteur et dans un travail de symbolisation qui, fût-il sérieux, va à rebours de l'immédiateté et s'inscrit dans l'impossibilité du tout. Si en effet nous devons aussi contribuer à la formation de sujets critiques, alors il vaut la peine de faire comme ces singes évoqués plus haut : rester assis à converser non pas seulement pour communiquer des informations ou pour décider ensemble du meilleur plan, mais pour participer à cette conversation sans conclusion. C'est de cela qu'il retourne aussi dans les travaux d'écriture tels que nous les mettons en œuvre : autoriser l'émergence d'un sujet humain qui ne se réduit pas à la résolution du problème.

Je vous remercie.

Références citées

Jacques Berton, « Rendre compte de l'événement, est-ce possible ? », dans J. Berton et D., éd., *Écrire sa pratique professionnelle. Secteurs sanitaire, social et éducatif*, Paris, éditions Seli Aslam, 2014, p. 17-28.

Mireille Cifali, « Métier 'impossible' ? une boutade inépuisable », *Le Portique* [En ligne], 4, 1999, p. 1-12.

Michael Oakeshott, « The voice of Poetry in the Conversation of Mankind », dans *Rationalism in Politics and Other Essays*, London & New York, Methuen and Co, 1991, p. 488-541.

Eirick Prairat, « L'autorité au risque de la modernité », dans *Propos sur l'enseignement*, Paris, Presses Universitaires de France, 2019, p. 275-298.

Adam Smith, *The Wealth of Nations*, Ware (GB), Wordsworth Editions, 2012.